VENGEANCE

DU PEUPLE,

EXERCÉE RUE DE VARENNE,

DANS LA MAISON DE M. DE CASTRIES;

Avec le Détail exact de tout ce qui s'y est passé;

ET

PUNITION D'UN ARISTOCRATE,

QUI A INSULTÉ LA NATION

AU PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE PATRIOTIQUE.

Case FRC 8914

M+W 17888

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

DÉTAIL

DE TOUT CE QUI S'EST PASSÉ HIER

RUE DE VARENNE.

ENFIN, nos ennemis ont lassé notre patience ; le lion étoit endormi, un demi-réveil a fait trembler l'aristocratie. Les traîtres, les parjures auront leur tour.

Le Peuple, justement irrité, vient de faire sentir, aux ennemis du bien public, que le moment est venu où ils doivent mettre fin à leurs coupables entreprises. . . . Comment, insensés, vous osez attaquer la souveraineté nationale, dans la personne de ses plus illustres défenseurs ? Vous osez, sous des prétextes frivoles, vous mesurer avec nos Représentans

les plus chéris, en vouloir à leur exiſtence ; n'eſt-ce pas être fatigué de la vôtre ? Avez-vous vu ce Peuple immenſe, paſſer des allarmes les plus vives, à la fureur la plus grande, fureur excuſable & vraiment digne du Patriotiſme qui anime les Citoyens de la Capitale ?

Connoiſſant l'ennemi de ſon repos, le Peuple s'eſt porté rue de Varenne ; il eſt entré dans la maiſon du ci-devant Duc de CASTRIES, (DE CE CHAMPION AVANTURÉ PAR L'ARISTOCRATIE,) avec ce ſentiment qu'inſpire une ame outragée. Un jeune Citoyen de vingt ans, pénétre dans les appartemens, & s'adreſſant à une perſonne qu'il prenoit pour M. de Caſtries, il lui a dit : « Monſieur, vous avez bleſſé le défenſeur du » Peuple, le ſoutien de la Liberté, & ne » reſpectant pas le caractère ſacré de Repré- » ſentant de la Nation, vous vous êtes rendu » coupable envers elle. Je viens, au nom de

» tous les Patriotes, vous déclarer que nous » avons fait ſerment de venger la Patrie, » & je ſuis aſſez heureux pour vous en de- » mander raiſon le premier. » Mais ces paroles ne s'adreſſoient point à M. de Caſtries; il avoit quitté ſa maiſon depuis une demie-heure. On a vainement fait des perquiſitions. Alors le peuple, ne trouvant pas l'objet de ſa colère, a briſé entiérement tous les meubles, glaces, ornemens, &c.; & ſa fureur ne connoiſſant plus de bornes, il a jetté le tout par les croiſées.

Dans un tumulte auſſi grand, rien n'a été volé; tous ceux qui ſont entrés dans la maiſon, ont loyalement retourné leurs poches en ſortant, pour diſſiper juſqu'à l'ombre même du ſoupçon; on avoit placé une corde à la porte d'entrée, pour pendre celui qui auroit été ſurpris en flagrant délit.

La foule s'eſt bientôt accrue, au point qu'on ſe diſpoſoit déja à démolir la maiſon,

lorſque la Garde-Nationale, voulant prévenir le déſordre, s'eſt portée ſur les lieux, & à force de patience, eſt parvenue à diſſiper la foule. Deux Citoyens ſe ſont avancés vers M. de la Fayette, & lui ont dit : — Ne penſez pas faire ici comme on a fait à Nancy... Cependant, comme vers le ſoir il arrivoit encore beaucoup de monde, on a fait placer du canon dans la cour de la maiſon de M. de Caſtries, (précaution que la généralité des Citoyens a trouvé fort déplacée) & chaque Bataillon a fourni un nombre très-conſidérable de Troupes, qui ont détourné les eſprits du projet de démolition.

Hé-bien, inſenſé Caſtries, voilà cependant à quoi vous ont expoſé les ennemis de la Conſtitution, les ennemis de notre Liberté; vous avez trop écouté certaine jalouſie qui nourrit le cœur de ces Ariſtocrates, couverts du maſque du Patriotiſme, & qui ſans doute vous avoient promis de voler à votre ſecours. Que deviendrez-vous

aujourd'hui ? Il n'y a plus pour vous d'asyle en France ; celui qui vous recelera partagera l'indignation publique dont vous êtes accablé.

Voyez, jeune téméraire, à quels maux vous pouviez nous exposer, à voir renouveller ces scènes de sang & d'horreurs !.... Mais le Peuple, ce Peuple que l'on calomnie tant, sait aujourd'hui où il faut s'arrêter, & jamais il ne songeroit à se faire lui-même justice, si l'on savoit la lui rendre.

Du nombre de ces mauvais Citoyens, on en a vu louer hautement M. de Castries, & dire que quant il auroit tué M. de Lameth, sçauroit été bien fait... Imprudens, votre rage ressemble beaucoup à l'audace du frippon, qui se permet de voler à l'instant même du supplice de son camarade.

Des partisans de M. de Castries, ennemis jurés du peuple, se sont répandus hier au soir dans le Jardin du Palais-Royal ; ils se répandoient en propos injurieux contre M. de Lameth. Il y en a deux qui ont vomi les insolences les plus marquées

contre la Nation, en disant l'un « qu'il s'en fou-
» toit, que ceux qui avoient été dans la rue de
» Varenne, n'étoient que de la vile populace,
» & qu'on sauroit la forcer à respecter les gens
» comme il faut. » L'autre, décoré du cordon rouge, a dit : « M. de Castries est un brave
» homme ; j'aime mieux qu'il ait porté son coup
» que s'il l'avoit reçu, & quant à la Nation, JE
» LUI CRACHE A LA FIGURE. » Les Citoyens qui entouroient ces deux Aristocrates, n'ont pas pu supporter des insultes aussi attroces ; on a crié : AU BASSIN, A L'EAU ; faites rafraîchir ces motionnaires ardens ; voilà les vrais incendiaires. — A l'instant la foule les a serré de près, & on étoit disposé à faire prendre un bain à ces deux forcenés, quant la Garde-Nationale est venue, fort à propos s'en emparer.

Le Peuple vouloit toujours les faire naviguer, & malgré la Patrouille, on les a fort long-temps promenés. L'humeur augmentoit ; beaucoup de Citoyens ont requis la Garde-Nationale de mettre la bayonnette bas, dans la crainte de blesser quelqu'un involontairement : le moment étoit impérieux, car plusieurs personnes ont été bousculées : alors, la Garde reconnoissant le danger des bayonnettes, les a mises prudemment dans les fourreaux.

Le Peuple a paru satisfait de cette manière de se conduire, & a librement laissé amnener au Corps-de-Garde, les deux individus, qu'on a nommés, l'un M. de Langeron, & l'autre M. de Breuil.